10097 – 10110

1.

2

3

4

5.

6.

7.

8.

9

19.

11.

12

13

14.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-16515/fragment/page=00000002

Hyldemeisters
Bona 1824

1. (Hammer) Notice sur l'ouvrage: Grammaire arabe par Silvestre de Sacy. (extrait du Mag. Encyclop.)
2 Sacy Discours sur la relation de l'Egypte par Abdallatif
3 — Discours sur l'ouvrage de M. Abel Rémusat: Essai sur la langue et la literature chinoises
4 — Discours sur les traductions d'ouvrages écrits en langues orientales. (Extrait des discussions de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut.)
5. — Mémoire sur la dynastie des Assassins et sur l'origine de leur nom (Extrait du Moniteur. 1809)
6. — Lettre du Rédacteur du Moniteur sur l'étymologie du nom des Assassins. (Extr. du Mon.)
7. Rousseau Mémoires sur les Ismaélis et les Nosaïris de Syrie avec des notes par S. de S. (Extr. des Annales des Voyages)
8. Sacy Nouveaux Renseignemens sur les Operations militaires des Wahabis. (Extr. des Annales des Voyages)
9 — Notice de l'ouvr. Recherches critiques et historiques sur la langue et la lit. de l'Egypte p. Quatremere (Extr. du M.E.)
10. — Notice de l'ouvr. Mémoires geogr. et hist. sur l'Egypte par Quatremère. Premier — Second Extrait
11. — Notice de l'ouvr. l'Appréciation du Monde p. Michel Berr (Extr. du Mag. Enc.)
12 — Notice de l'ouvr. Ἀμπουλφέδα &c. &c.
13 — Notice de l'ouvr. Description de quelques monnaies par Fraehn Kasan 1808. (Extr. du Mag Encycl.)
14. — N. de l'ouvr. Ancient Alphabets par Hammer (Extr. du Magazin Encycl.)

BIBLIOTHEK
der
Deutschen
Morgenländischen
Gesellschaft.

Aus
GILDEMEISTER'S
Vermächtniss.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-16515/fragment/page=00000004

10107

NOTICE
DE L'OUVRAGE
INTITULÉ:
L'APPRÉCIATION DU MONDE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-16515/fragment/page=00000005

Extrait du Magasin Encyclopédique, Journal pour lequel on s'abonne chez TOURNEISEN fils, libraire, rue de Seine, n.° 12.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-16515/fragment/page=00000006

NOTICE

DE L'OUVRAGE

INTITULÉ :

L'Appréciation du Monde, *traduit de l'hébreu, par* Michel Berr, *avocat, associé correspondant de la Société académique des sciences de Paris, etc. Avec une préface du Traducteur.* Metz, 1808.

Il fut un temps où la littérature hébraïque des Juifs du moyen âge et des siécles modernes, connue sous le nom de *rabbinique*, occupoit une des premières places parmi les différentes branches dont se composoit alors le cercle de la littérature orientale. Les savans qui les premiers, dans les diverses confessions chrétiennes, se livrèrent à l'étude du texte hébreu des livres de l'Ancien Testament, avoient été introduits dans le sanctuaire de la langue hébraïque par quelques docteurs juifs ; et, comme cela devoit naturellement arriver, ils héritèrent de leurs maîtres un respect aveugle pour ceux qui les avoient précédés dans la même carrière. Ils communiquèrent cette dis-

position d'esprit à leurs disciples, et pendant longtemps, les grammaires et les dictionnaires hébreux, les commentaires sur les livres de la Bible, les traités d'archéologie sacrée furent puisés sans critique et presque sans discernement dans les ouvrages des rabbins. Une autorité empruntée du Talmud, ou d'écrits beaucoup moins anciens, étoit considérée comme décisive. On ne tarissoit point quand il s'agissoit de l'utilité de la Masore, ou des mystères de la Cabale. On souscrivoit aveuglément à toutes les rêveries avancées par les docteurs juifs, sur l'antiquité de quelques livres obscurs qu'il leur avoit plu d'attribuer aux personnages les plus célèbres des premiers âges du monde: on admettoit avec eux la chaîne non interrompue des traditions les plus absurdes dont le premier anneau s'attachoit à Moyse et au Mont-Sinaï; en un mot, tout ce qui étoit écrit en hébreu, à quelque âge qu'il appartint, jouissoit parmi les Chrétiens d'une autorité égale à celle que lui accordoient les Juifs les moins difficiles en matière de critique. Mais à mesure que l'on acquit une connoissance plus approfondie de cette littérature d'abord si vantée, que les assertions gratuites de ces docteurs israélites furent soumises à un examen réfléchi, et éprouvées au creuset de la critique, que leurs fausses et ridi-

cules subtilités, leurs prétentions exagérées, leurs anachronismes, furent mis au grand jour, ils perdirent successivement le crédit dont ils avoient joui. D'un autre côté, le cercle de la littérature orientale s'étant agrandi, l'on consacra à des études plus solides, plus variées, plus satisfaisantes un temps et des efforts qui jusques-là avoient été si mal récompensés. Ainsi la littérature talmudique et rabbinique est tombée par degrés dans un discrédit absolu, et à peine pourroit-on nommer aujourd'hui dans toute l'Europe, parmi les Chrétiens, trois ou quatre savans qui en fassent un des principaux objets de leurs études. Parmi les Juifs même, si l'on en excepte peut-être ceux de Pologne, elle a beaucoup perdu de cette estime exagérée et exclusive dont elle étoit en possession depuis si longtemps.

Ne le dissimulons pas cependant, ce discrédit est excessif. A tort voudroit-on exclure la littérature rabbinique du cercle des études orientales. Parmi tant d'écrivains juifs, dont beaucoup ont vécu dans l'Orient, ou dans les contrées de l'Afrique et de l'Europe soumises au sceptre des Arabes, et ont parlé une langue dérivée de l'hébreu, ou remontant à une source commune avec la langue hébraïque, entre lesquels la critique la plus sévère ne peut s'empêcher de compter de

célèbres médecins, de profonds philosophes, de sages moralistes, des hommes d'état qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde, il est impossible qu'il ne s'en trouve plus d'un dont les écrits jettent du jour sur la langue, les opinions, les usages, les livres, les antiquités du peuple hébreu et des nations au milieu desquelles il vit depuis sa dispersion. Le langage du Talmud et de ses commentateurs a été comparé utilement au style grec des auteurs sacrés du Nouveau Testament, et peut l'être aussi avec fruit au langage des Arabes, et à l'idiôme chaldaïque ou syriaque dans lequel sont écrits les livres des Sabéens autrement appelés *Chrétiens de S. Jean*. C'est une vérité dont l'expérience m'a pleinement convaincu. Ajoutons que la littérature rabbinique forme une partie essentielle de l'histoire littéraire du moyen âge, qu'elle partage avec la littérature arabe l'honneur d'avoir conservé et rallumé en Europe le flambeau des sciences et des lettres, et qu'enfin indépendamment de ces considérations, elle offre aussi quelques ouvrages d'histoire, de philosophie, ou de belles-lettres qui par eux-mêmes ne sont point à dédaigner, tels que le *Séfer Cozri*, le *Moré névochim*, le *Maschal hakkadmoni*, le *Séfer hammélech véhannazir*, le *Mischlè schoalim*, le *Tahkémoni*, le *Béchinat olam*.

Le dernier des ouvrages que je viens de nommer, est celui dont M. *Michel* Berr nous donne une nouvelle traduction, sous le titre de l'*Appréciation du monde*. Il étoit connu jusqu'ici sous celui d'*Examen du monde*, ce qui rend peut-être plus littéralement le sens des mots *Béchinat olam*, mais caractérise moins bien le but moral et philosophique de cet ouvrage.

Le *Béchinat olam* a pour auteur le rabbin Jédaïa, fils d'Abraham. *David* Ganz le nomme Jacob, mais c'est suivant toute apparence une faute de cet historien. Jédaïa est surnommé *Bedraschi*, *Happénini* et *Anbonet-Abram*. On croit qu'il étoit originaire de Béziers dans le Bas-Languedoc, et que c'est là ce que signifie le surnom de *Bédraschi* sous lequel son père Abraham ou Abram est aussi connu. Pour lui, il fleurissoit à Barcelone vers 1298. Le surnom *Happénini* doit signifier *marchand de perles* ou *ouvrier en perles*. D. *Joseph* Rodrigues de Castro, dans sa Bibliothéque espagnole, dit que Jédaïa fut surnommé *Margarith*, (c'est la traduction du mot *Happénini*) parce qu'il étoit de la principauté de Catalogne, ce que je ne comprends point. Je crois plutôt qu'il portoit en arabe le surnom de *Djewhari*, c'est-à-dire *jouaillier*, et que parmi ceux de sa nation on le surnomma *Happénini*, ce qui veut dire la

même chose. Peut-être aussi ce surnom ne signifie-t-il autre chose qu'*éloquent ;* car les écrivains hébreux modernes, ainsi que les Arabes, comparent les compositions éloquentes ou poétiques à des *perles enfilées*. On ne peut pas davantage donner une raison bien certaine du surnom d'*Anbonet-Abram*, sous lequel notre rabbin est aussi connu. Ce surnom cependant, selon le témoignage de quelques écrivains juifs, signifioit en patois catalan, *fils d'Abraham*.

Jédaïa est auteur de divers ouvrages en prose et en vers, et son éloquence lui a valu parmi les Juifs le titre de *hammélitz*, c'est-à-dire l'*orateur*. On peut consulter sur ce rabbin et sur ses divers écrits la *Bibliotheca magna rabbinica* de Bartolocci, n.° 594; la *Bibliotheca hebraïca* de Wolf, n.° 677; le tome premier de la *Bibliotheca española* de D. Joseph Rodrigues de Castro, et le *Dizionario storico degli autori Ebrei* de M. De-Rossi, au mot *Jédaja Appénini*.

La grande estime dont jouit parmi les Juifs le *Béchinat olam* est cause que ce livre a reçu souvent et de très-bonne heure les honneurs de l'impression. Le savant M. De-Rossi a fait connoître dans ses *Annales hebræi typographici sæculi XV*, les deux premières éditions de cet ouvrage, publiées l'une à Mantoue en 1476 par Estellina, femme d'A-

braham Conato, l'autre à Soncino en 1484. Nous en avons une ancienne traduction française de Philippe d'Aquin, juif converti, dédiée au cardinal de Richelieu; elle parut avec le texte à Paris en 1629. Allard Uchtmann, professeur de langue hébraïque en l'université de Leyde, en a donné en cette ville une traduction latine en 1650. Ces deux traductions sont accompagnées du texte hébreu; elles sont l'une et l'autre assez peu exactes. Une jolie édition du texte de cet ouvrage a paru à Furth en 1807, avec un commentaire hébreu, des scholies hébraïques sur les mots les plus difficiles, et enfin une traduction allemande aussi exacte qu'élégante, imprimée en caractères hébreux. Cette édition réunit en un petit volume tout ce que l'on peut desirer pour l'intelligence de cet ouvrage, qui n'a pas été moins admiré par plusieurs écrivains chrétiens que par les docteurs juifs, mais auquel d'autres ont reproché, non sans raison, beaucoup d'enflure de style et une obscurité affectée.

Cette obscurité que l'on remarque dans le *Béchinat olam*, et que l'on observe aussi dans la plupart des compositions élégantes des écrivains juifs, vient principalement de l'usage où ils sont d'employer une multitude d'expressions empruntées de la Bible, expressions dont la valeur, même dans les

passages du texte sacré où elles se trouvent, est incertaine. Alors, pour entendre les auteurs modernes qui en font usage, et qui affectent souvent de mêler de préférence dans leur style celles qui sont les moins usitées, et que leur fournissent le Cantique des Cantiques, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Livre de Job, il faut se rappeler de quel endroit de l'Ecriture sont empruntées ces locutions obscures, elliptiques, contraires à l'analogie grammaticale, ou d'une signification incertaine; mais ce n'est pas assez, il faut encore connoître les diverses interprétations que leur donnent, dans cet endroit des Livres saints, les lexicographes et les commentateurs juifs. Il nous sera facile d'en donner quelques exemples pris du *Béchinat olam*, ce qui nous fournira en même temps l'occasion de comparer la traduction de M. Berr avec les autres versions du même ouvrage.

Le premier exemple qui se présente à nous tout naturellement, c'est la phrase même par laquelle débute notre auteur. Si on la traduit mot à mot, elle signifie: *Cœlum in altitudinem, et terra in profundum, et amplitudo cordis intelligentis, non pervestigatio.* Le sens de ce passage a été rendu diversement par les traducteurs. Ph. d'Aquin a traduit ainsi:

« Les cieux bornent la hauteur; la terre,

« la profondeur : l'étendue du cœur de « l'homme intelligent n'est point à recher- « cher. »

Uchtmann a adopté un sens différent. Il dit :

Cœli quoad altitudinem, terra quoad profunditatem, et extensio mentis intelligentis est incomprehensibilis.

La traduction de M. Berr est conçue en ces termes :

« Telle la hauteur des cieux et la profon- « deur de la terre, telle l'immense étendue « de l'esprit du sage est incompréhensible et « sans bornes. »

Enfin les auteurs du commentaire hébreu et de la version allemande joints au texte dans la nouvelle édition de Furth, 1807, ont entendu différemment ce passage. Suivant eux, Jédaïa a voulu dire :

« Déja la hauteur des cieux a été mesurée, « déja l'on est parvenu à connoître la pro- « fondeur de la terre, mais on ne sauroit « déterminer l'étendue de l'esprit de l'homme « dont l'intelligence est sans bornes et em- « brasse tout. »

Maintenant on se demande sans doute d'où provient une si grande variété dans les traductions; est-ce de l'ignorance des traducteurs, ou doit-on en rejeter la faute sur l'auteur qui a négligé de s'exprimer d'une manière

claire et précise ? Ce n'est ni l'un, ni l'autre. Sans doute Jédaïa auroit exprimé sa pensée dans des termes non équivoques, s'il eût écrit ici de lui-même et sans contrainte, mais l'obscurité de son expression naît de ce qu'il n'a fait que copier avec un léger changement que son sujet exigeoit, un passage du livre des Proverbes, passage qui lui-même est susceptible de diverses interprétations. Pour savoir donc ce que Jédaïa a voulu dire, il s'agit bien moins de connoître le vrai sens de ce passage des Proverbes, que de s'assurer de celui que lui a donné notre Rabbin. C'est au ch. 25, v. 3. des Prov. que se trouve ce passage traduit ainsi par A. Schultens, *Cœlum quoad altitudinem, et terra quoad profunditatem, et cor regum pervestigare non est;* mais que la Vulgate rend d'une manière plus simple en ces termes : *Cœlum sursùm, et terra deorsùm, et cor regum inscrutabile.* En ne considérant que le sens naturel qu'offrent ces expressions, je ne doute point qu'elles ne renferment une comparaison, et que l'écrivain sacré n'ait voulu dire qu'*il est aussi difficile de sonder le cœur des rois, que de mesurer l'élévation des cieux et les abymes de la terre.* C'est ainsi que ce passage est entendu par les meilleurs commentateurs, tels que Vatable, Grotius, Schultens, etc.; et c'est aussi ce sens qui paroît

avoir dirigé M. Berr, et avant lui Uchtmann, dans la traduction du *Béchinat olam*. Je suis néanmoins fort porté à croire que ce n'a point été là la pensée de Jédaïa, qu'il a voulu dire au contraire: « Quelque élevés que « soient les cieux, cette hauteur cependant « a des bornes que l'on peut apprécier; quel- « que profonds que soient les abymes de la « terre, on peut assigner un terme à leur pro- « fondeur; mais l'intelligence de l'homme est « d'une étendue sans bornes, et on entrepren- « droit en vain de la mesurer. » Et ce qui me le persuade, c'est que les commentateurs juifs entendent ainsi le passage des Proverbes que Jédaïa a emprunté: *Hebræi sic exponunt*, dit Munster, qui n'est le plus souvent que leur écho : *Cœlum suprà habet certum limitem, sic terra deorsùm : cor autem regum non est perscrutabile, cum subindè alia et alia oriantur in regno negotia et causæ quæ regi discutiendæ proponuntur* (1). Peut-

(1) Je n'ai point intention d'examiner à fond cette question, et je suis l'autorité de Munster, sans la soumettre à une discussion critique. Je dirai cependant que l'opinion attribuée par ce savant aux commentateurs juifs, n'est point celle de Salomon Jarchi qui me paroît avoir adopté le sens que j'ai proposé en premier, ni celle d'Aben-Ezra qui explique ce verset d'une manière fort différente. Munster semble n'avoir eu égard qu'au commentaire de Levi, fils de Gersom.

être ces commentateurs auront-ils craint de faire dire à l'ecrivain inspiré, qu'on ne peut mesurer ni l'élévation des cieux au dessus de la terre, ni le diamètre de cette planète, de peur qu'il ne se trouvât ainsi en contradiction avec les faits, comme si ce n'étoit point ici une façon de parler empruntée des idées qu'a le commun des hommes.

Quelques lignes plus loin, Jédaïa traçant le portrait de l'homme sage et vertueux, ennobli par le bon usage de ses facultés morales et intellectuelles, dit, suivant la traduction de M. Berr : « Quelle suite innombrable de nobles « pensées s'élève incessamment dans le cœur « de l'homme juste, épris de l'amour de la « vertu! En dedans de lui-même, il sanctifie « le nom de l'auteur de la nature » (pourquoi ne pas dire, comme porte le texte, du *saint d'Israël ?* c'est ôter à l'original sa couleur et son caractère), « et ses lèvres glorifient le « Dieu de la Majesté; il n'est point de con- « seil, de science, ni de sagesse dont il ne « soit le confident chéri » (il eût mieux valu dire, *pour laquelle il ne soit épris d'amour*). « Quelle créature céleste est inconnue à cet « être parfait; quelle autre peut se comparer « à lui ? » Je ne conçois pas pourquoi M. Berr a substitué les *créatures célestes* aux *êtres inférieurs* dont parle le texte, et par lesquels on peut entendre ou les *êtres sublunaires*,

ou toutes les *créatures matérielles*. Mais ce n'est pas là ce que je veux faire remarquer. Ce que je desire que l'on observe, c'est que cette dernière phrase a été bien diversement entendue par les traducteurs. Ph. d'Aquin a fait dire à notre auteur:

« Mais quel homme a jamais été autre que « celui-ci, à qui elles (le conseil, la sagesse, « la science) n'ayent manqué?»

Suivant Uchtmann, le sens est:

Quœnam ex inferioribus, excepto perfecto, se illi subjiciunt?

Les auteurs de la version allemande et du commentaire hébreu entendent ainsi ce passage:

« Quelle créature de ce bas monde est in- « connue à l'homme parfait? Peuvent-elles « lui en imposer, et lui déguiser leur véri- « table essence? En effet, l'homme parfait, « par la sagesse de son esprit, pénètre dans « le sanctuaire des secrets de la nature; « aucune des créatures dont l'ensemble forme « le monde, ne peut se dérober à sa vue, « se soustraire à ses recherches, et lui ca- « cher son essence.»

On a vu la traduction de M. Berr.

Pourquoi encore une fois cette divergence entre les traducteurs? Ph. d'Aquin est inintelligible. Uchtmann fait dire à son auteur une chose directement contraire à la suite

de ses pensées. M. Berr élude plutôt la difficulté qu'il ne la vainc. C'est que le sens de ce passage dépend principalement de celui que l'on donne aux mots *yitcahaschou lo* empruntés du 2.e Liv. des Rois (2.e de Samuel, suivant l'hébreu) ch. 22. v. 44, et qui ont beaucoup embarrassé les commentateurs. Si j'avois à traduire le cantique de David d'où ce passage est tiré, je n'hésiterois point sur le sens; le parallélisme, la suite des idées, la comparaison de quelques autres passages, l'autorité d'un ancien interprète, tout cela me détermineroit à traduire: *les fils de l'étranger se soumettront humblement à mon empire* (2). Ce sens pourroit aussi très-bien s'adapter aux paroles de Jédaïa, car on pourroit les traduire ainsi: « Quelles créatures de « ce bas monde sont étrangères à la science « de l'homme parfait? Elles reconnoissent « toutes sa supériorité. » Et il semble que M. Berr ait eu à peu près cette idée. Mais il est impossible que Jédaïa ait eu ce sens en vue, parce que tous les commentateurs juifs et les lexicographes de la même nation, David Kimchi, par exemple, dans son *Sefer hasschoraschim*, prennent le verbe *hit-*

(2) Voy. M. Ern. Frid. Ch. Rosenmüller, dans ses *Scholia in Vet. Test. Partis 4 Psalmos continentis Vol. 1. p. 518 et seq.*

cahesch dans la signification de *mensonge*, *déguisement*, *dissimulation* (3). Jédaïa a donc certainement voulu exprimer le sens que rend si bien la version allemande.

Je pourrois multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent pour faire connoître en quoi consiste l'espèce d'abus des expressions de l'Ecriture que je reproche à l'auteur du *Béchi-*

(3) Ce passage se retrouve, comme l'on sait, avec une légère différence dans le Ps. 17. (18 hébr.) v. 45. Mendelssohn, dans sa traduction allemande des Pseaumes, traduit ainsi : « Les enfans des Barbares « me flattent » (*Der Barbaren Sœhne schmeicheln mir*); et dans le commentaire hébreu joint à cette traduction, on lit « Ils se comportent extérieurement « comme des serviteurs volontaires et fidèles, quoi- « que dans la vérité ils me haïssent dans leurs « cœurs : cette soumission extérieure est l'effet de la « crainte que je leur inspire. » Tout cela est renfermé dans le mot allemand *schmeicheln*, que notre rabbin a employé dans sa traduction. Voy. *Séfer zémirot Israël*, Berlin, 1791.

Michaelis et Dathe, en traduisant, le premier *die Sœhne des fremden Volks lügen mir Schmeicheleyen*, et le second *peregrini homines mihi blandiuntur inviti*, ont voulu conserver l'idée de *mensonge* et de *dissimulation*. Mais je crois que c'est à tort, et plusieurs des passages où ce verbe se trouve n'admettent d'autre idée que celle de *soumission* et *d'esclavage absolu*. Je traduirois donc simplement avec le P. Houbigant : *Filii alienorum subjicientur mihi*.

nat olam, abus auquel j'attribue, du moins en partie, l'obscurité assez fréquente de son style. Au reste, ce défaut est commun à tous les écrivains de sa nation, et passe même parmi eux pour un mérite et pour un des principaux ornemens de leurs compositions poétiques et oratoires. Les écrivains musulmans affectent aussi de faire un usage semblable des expressions de l'Alcoran, et à combien d'auteurs ecclésiastiques, et même de Pères de l'Eglise, ne pourroit-on pas reprocher un pareil abus des locutions empruntées des livres saints et détournées de leur sens naturel? S. Augustin, ce beau génie, ce dialecticien puissant, cet écrivain tendre et sensible, mais dont le goût fut quelquefois égaré, soit par la fausse éloquence des rhéteurs de son siécle, soit par un penchant pour le style figuré des Orientaux, qui sans doute avoit été transplanté avec les colonies phéniciennes dans les contrées septentrionales de l'Afrique, et s'y étoit toujours conservé, S. Augustin, dis-je, a étrangement abusé de ces expressions empruntées de l'Ecriture, de ces allusions forcées; et ces faux ornemens détruisent quelquefois tout l'effet de certains morceaux remplis d'ailleurs de sensibilité et d'une douce mélancolie. Ainsi, dans ses Méditations, demandant à Dieu de lui accorder le don des larmes, pour

pleurer les iniquités dont il s'accuse, il s'exprime ainsi : *Da mihi irriguum superius et irriguum inferius, ut sint mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte.* Qui pourroit comprendre ce que cela veut dire, si l'on ne reconnoissoit dans ces mots *irriguum superius et irriguum inferius* une allusion, froide assurément et de mauvais goût, au fait rapporté dans le ch. 15 du livre de Josué, où l'on voit qu'Axa, fille de Caleb, qui avoit reçu de son père une propriété située dans un terrein sec et aride, le prie d'y joindre une autre propriété arrosée d'eaux courantes qui la rendoient féconde et agréable : *dedit itaque ei Caleb*, ajoute l'Ecriture, *irriguum superius et inferius.*

L'inimitable et sensible auteur de l'Imitation de J. C., de ce livre admirable, qui sous un extérieur simple renferme plus de vraie philosophie spéculative et pratique, que les ouvrages des philosophes les plus vantés, et qui dans un style à demi-barbare parle sans cesse au cœur avec un charme divin, n'est pas exempt du défaut dont nous parlons. Ainsi, reprochant aux hommes leur lâcheté dans le service de Dieu, et la comparant aux peines qu'ils se donnent pour servir le monde et obtenir quelques avantages frivoles, l'auteur s'écrie (liv. II, ch. 3) : *Erubesce, Sidon, ait mare*, mauvaise allusion à un passage

sublime d'Isaïe (4), dont le sens même est ici totalement dénaturé. Pourroit-on se rendre raison de cette exclamation, et ne soupçonneroit-on pas une faute de copiste, si l'on n'avoit pas connoissance du passage du prophète auquel cet auteur fait allusion ?

Mais revenons à notre sujet dont nous nous sommes éloignés, et présentons une analyse succincte du *Béchinat olam*.

(Ch. 1.) Rien n'égale la grandeur et la dignité de l'homme intelligent et sage, qui dans ses méditations étudie tous les secrets de la nature, et pénètre jusques dans les profondeurs les plus reculées de ce sanctuaire mystérieux. (Ch. 2.) Mais, hélas! la sagesse et la science ne préservent point des coups de la fortune celui dont l'intelligence franchissant tous les espaces avec la rapidité de l'éclair, se porte en un clin d'œil du levant au couchant, du ciel aux enfers. (Ch. 3.) Tous les maux qui assiégent notre espèce, le sage les partage avec les êtres qui sembloient n'avoir de commun avec lui que la figure humaine; et le glaive de la mort frappe sans distinction le philosophe et l'homme grossier. (Ch. 4.) Mais si cette vue nous atterre, une autre considération nous relève. Cette ame qui vit au dedans de nous, est impérissable. Elle

(4) Isaie. Chap. XXV, v. 4.

survit à la destruction de tout le reste ; et quand tous les autres biens nous abandonnent, elle est le seul héritage qui nous accompagne au delà des portes du tombeau. (Ch. 5.) Et cependant, à la honte de l'humanité, l'homme n'épargne aucune peine pour se procurer des plaisirs sensibles, et il ne tient aucun compte de ce qui peut perfectionner cette partie la plus noble de lui-même, ce souffle du Tout-Puissant. (Ch. 6.) Aveugles mortels ! Si la fortune a trompé aujourd'hui leur espoir, ils voyent le temps s'écouler avec plaisir, ils se flattent qu'une autre année sera plus propice à leurs projets cupides ou ambitieux. Les jours passent trop lentement à leur gré; et néanmoins ce terme qu'ils hâtent par leurs vœux imprudens, l'infortune, le désespoir, la mort, voilà peut-être l'avenir qui les y attend. (Ch. 7.) Garde-toi donc, ô mon ame, d'imiter cette conduite insensée ! Quelle utilité retirerois-tu de la vie, si tes années s'écouloient ainsi dans la recherche de la vanité et du mensonge ? (Ch. 8.) Et qu'est-ce en effet que le monde, sinon une mer orageuse ? et le temps, sinon un pont jeté sur cet abyme, et qui joint le néant qui précéda l'existence, à l'éternité qui nous attend ? Mortel, condamné à passer sur ce terrible pont, le moindre vertige, la plus légère inadvertance peut te précipiter sans ressource dans

le gouffre où une mer en fureur mugit sous tes pieds. (Ch. 9.) Méritent-ils en effet qu'on recherche leur jouissance, qu'on se glorifie de leur possession, qu'on redoute leur perte, ces plaisirs frivoles, ces fantômes de gloire, dont l'illusion si courte est suivie du plus affreux désespoir, d'un vide que rien ne sauroit combler? (Ch. 10.) Loin donc de moi, monde corrupteur, dont les perfides attraits sont autant de piéges tendus à tes imprudens adorateurs! (Ch. 11.) Malheureux qui se fie à tes caresses séduisantes! Semblable à une vile courtisane, tu n'endors tes amans sur ton sein, que pour les repousser bientôt avec un dédain insultant. (Ch. 12.) Et quel homme sage pourroit se laisser aller au sommeil d'une funeste sécurité, quand tant de causes de destruction sont suspendues sur sa tête, ou prêtes à éclater sous ses pieds; quand les astres qui roulent au dessus de lui et président à ses destinées, amènent infailliblement dans leur course rapide, les événemens imprévus, mais inévitables, que le décret de l'Eternel a attachés à leurs mouvemens et à la rotation des sphères? (Ch. 13.) Ne vas pas néanmoins, enfant de l'homme, joignant l'audace à l'impiété, accuser l'auteur de la nature des maux qui accablent ta courte et fragile existence. Ah! ces maux dont tu te plains, ce sort funeste qui t'arrache

des larmes amères; c'est à toi seul que tu dois les imputer; c'est ta folie qui t'a plongé dans ce gouffre où tu trouves ta perte. L'Eternel! ses œuvres sont toutes sagesse et bonté. En vain l'homme aspire à les comprendre, elles passent les limites de son intelligence. Tout ce qu'on peut concevoir de lui, c'est qu'il est inconcevable. L'aveu de notre impuissance est le seul hommage que notre foible raison puisse rendre à sa grandeur. (Ch. 14.) Céleste dans son origine, mais déchue de sa première noblesse, l'ame des humains, tant qu'elle est attachée à ce corps formé d'une vile poussière, gémit sous un dur et honteux esclavage. Aspirer à recouvrer sa première liberté, travailler sans relâche à assujettir ce corps, faire servir toutes ses facultés au culte de son créateur, au bonheur de ses semblables, au triomphe de la vertu, voilà la seule occupation, les seuls efforts dignes de sa noble extraction. En vain l'impie croit-il se rendre la Divinité propice par des actes extérieurs de piété. La pureté du cœur, la pratique des vertus, ce n'est qu'à ces conditions qu'on est admis dans les tabernacles de l'Eternel. (Ch. 15.) Mortel! que tes desirs n'ayent donc pour objet que les commandemens de ton Dieu. Tu ne trouveras ton bonheur que dans ta fidélité à les observer. Cette loi divine, devenue ton guide,

te conduira dans les sentiers de la vie, et te fera échapper aux filets de la mort. Cette ame qui fait la gloire de ton être, et dont tous les vœux, pendant son triste séjour dans cette prison de boue, tendent à remonter vers sa source primitive, garde-toi de la souiller en suivant tes passions, en te livrant aux honteuses suggestions de la chair et des sens. Hâte-toi de servir le Seigneur dès les jours de ta jeunesse, consacre lui les plus belles heures de ta courte existence; ne remets point le soin de ton salut aux années à venir. L'avenir! peux-tu t'assurer que tu en auras la jouissance? Le jour présent sait-il ce qu'engendrera le lendemain? Et quand les instans de la caducité seront arrivés, quand le temps et les infirmités auront consumé tes forces, comment avec des ressorts usés pourras-tu réparer la perte des jours de ta vigueur et de ta santé? Pourquoi donc différer? As-tu fait un pacte avec la mort, pour qu'elle te prévienne du jour auquel elle doit te frapper? (Ch. 16.) Ne vas pas non plus, sous prétexte que ton sort est réglé par les lois immuables des destinées, t'abandonner à une lâche oisiveté, attendre dans une honteuse paresse l'exécution de leurs irrévocables arrêts. Veux-tu que le Très-Haut jette sur toi des regards de complaisance; emploie toutes tes facultés à anoblir et em-

bellir ton existence. C'est pour cela que le Créateur te les a données. Il se plaît à aider les efforts de ceux qui travaillent sous ses yeux, il bénit leurs travaux, il couronne leurs bonnes intentions. Le lâche, dans une condamnable inaction, tonne contre la rigoureuse loi du destin, tandis qu'il est lui-même l'artisan de son malheur, et qu'il enchaîne tous les moyens dont la Providence l'avoit pourvu pour améliorer son séjour sur la terre, et acquérir un droit aux bénédictions du ciel. (Ch. 17.) Courage donc, mon ame, embrasse avec ardeur la voie du salut; demeure fidèle à la foi de tes pères; ne t'écarte jamais de cette loi sainte qui est ton plus bel héritage. Race autrefois bénie d'Israël, qui portes aujourd'hui le poids de tes prévarications, ne désespère pas d'un plus heureux avenir. Mais quel que soit ton sort ici-bas, que ton cœur demeure fidèle à Dieu, à sa loi, à la doctrine qu'ont si bien développée tes illustres docteurs.

Tel est le précis du *Béchinat olam*, et quelque court qu'il soit, on y aperçoit un défaut dans le plan, qui est encore plus sensible dans l'ouvrage. Maintenant nous allons donner un exemple de la manière dont l'auteur a rempli ce cadre. Nous choisirons le ch. 8 qui est un des plus courts, et nous présenterons la traduction de M. Berr, pour

que l'on puisse apprécier en même temps et le génie de l'original, et le style de la traduction.

« Le monde ressemble à une mer immense, « parsemée d'écueils et remplie d'abymes, « et le temps, à un pont fragile bâti sur le « monde : la tête de ce pont est attachée à « des courroies destinées au néant avant « d'exister; mais il conduit celui qui le tra- « verse vers la jouissance d'éternelles et glo- « rieuses *sublimités*, vers la contemplation « d'une majesté divine; il est large comme « la main de l'homme, et ses bords sont « *dégarnis*. O triste fils des mortels! toutes « tes actions, ta naissance même, sont le « fruit de la contrainte : depuis que tu « existes, un invisible destin te fait errer çà « et là sur ce pont redoutable. Regarde cet « étroit sentier sans issue, ni à droite, ni à « gauche, et après cela viens t'énorgueillir « de ta force et de ta gloire. Vois comme « la mort et la destruction, pareilles à des « remparts inexpugnables, se présentent à tes « yeux. Conserves-tu du courage? Tes bras « ne tombent-ils pas? Oserois-tu te glorifier « de ce grand nombre de biens temporels « péniblement amassés par toi, de cette « puissance qui t'a servi à en découvrir les « sources? Mais, parle, quelles digues op- « poserois-tu aux flots de la mer orageuse,

« quand elle s'avance dans sa furie, et me-
« nace de briser en éclats jusqu'à la foible
« enveloppe qui te couvre? Ce vaste Océan
« dans lequel tu es enfermé, veux-tu pré-
« tendre à en triompher, à en devenir le
« dominateur? Oses-tu bien te mesurer avec
« ses guerriers? Ah! *si peut-être* même tu
« te *laissois* enivrer par la vapeur funeste de
« sa *gloire* mensongère, si tu *t'égares* par
« l'erreur trop douce d'une *gloire* falla-
« cieuse; si, un *instant fugitif*, tu t'é-
« cartes du droit sentier qui *s'étend* devant
« tes yeux, tu tomberas à *l'instant* dans les
« abymes, ta *mort* ne sera pas vengée:
« dans les détours *égarés* de la mer, tu
« erreras de profondeur en profondeur; au-
« cune voix ne s'écriera: où est-il? qu'on
« le rende. »

Si l'on juge du style de la traduction par cet échantillon, on croira peut-être devoir lui reprocher d'être en général contrainte, boursoufflée, chargée d'expressions surabondantes; on y remarquera des figures peu naturelles, des associations d'idées disparates, des répétitions, des inversions forcées et que l'usage reprouve, des fautes contre la langue. Quelques-uns de ces défauts appartiennent à l'original, et le traducteur n'a à se reprocher qu'une fidélité trop scrupuleuse. Plutôt que de sacrifier un seul mot, de retrancher

ou d'adoucir une image quelquefois exagérée, mais plus tolérable dans le texte, parce qu'elle y est exprimée d'une manière concise, et qu'à la faveur du parallélisme, du rythme, d'un jeu de mots autorisé par l'usage et qui n'est pas sans charmes, elle surprend l'indulgence, peut-être même l'applaudissement des lecteurs; le traducteur a fréquemment accumulé plusieurs expressions presque synonymes, ce qui rend son style lâche et en même temps ambitieux. Pour le corriger, il suffiroit souvent d'en retrancher le superflu. Mais ce qui me frappe surtout, c'est que les pensées qui dans l'original manquent quelquefois d'une liaison facile à saisir, sont encore moins liées dans la traduction, et que l'analogie des images qui en fait la beauté, et souvent en excuse la hardiesse, y est moins bien observée. Quoique je doive me garder d'entrer en lice avec M. Berr, bien plus familiarisé que je ne puis l'être avec la langue hébraïque et le style des rabbins, je vais essayer si l'on ne pourroit pas mettre plus d'ensemble dans ce morceau, sans néanmoins s'écarter de l'original.

« Le monde est une mer orageuse, pro-
« fonde dans ses abymes, immense dans son
« étendue; et le temps, un pont à demi brisé
« jeté sur ce vaste Océan. D'un bout, il s'ap-
« puie sur le néant qui précéda son existence;

« de l'autre, il donne entrée aux éternelles « délices préparées avant tous les temps, à « cette région dont les habitans brillent de « la gloire qui éclate sur le visage du sou- « verain roi. Une coudée fait toute sa lar- « geur; aucun parapet n'en assure les bords. « Et cependant, mortel appelé à l'existence « comme malgré toi, du moment où tu as « commencé à respirer, tu marches sans cesse « sur ce redoutable pont. Si tu jettes un « regard sérieux sur cet étroit sentier que « foulent tes pieds, sans qu'il te soit permis « de t'en écarter à droite ou à gauche, comp- « teras-tu encore pour quelque chose la « grandeur et la renommée? Porte tes yeux « de tel côté que tu voudras, tu te verras « resserré entre les murailles de la mort et « de la perdition: à ce spectacle, ton cœur « conservera-t-il encore quelque fermeté? « Tes mains ne tomberont-elles point de dé- « couragement? Tu t'enorgueillis, je le veux, « de ces immenses richesses, de ces trésors « magnifiques, que ton bras a découverts, « que la force de ton art a conquis, que « les filets de ton industrie ont fait tom- « ber en ton pouvoir. Mais de quoi te ser- « viront-ils ces trésors, quand la mer sou- « lévera ses flots, quand ses eaux se dé- « borderont, et que dans leur passage

« impétueux elles menaceront de briser jus-
« qu'à la fragile demeure de ton pélerinage?
« Essaie donc de faire subir ta domination
« à ce vaste Océan, au milieu duquel tu es
« comme suspendu, de soumettre à tes ordres
« sa redoutable cavalerie; vas hardiment à
« sa rencontre, mesure-toi avec ses armées.
« Tandis qu'enivré du vin de ton orgueil
« dont la fausse douceur te séduit, troublé
« par le jus pernicieux des fruits de la va-
« nité qui égare ta raison, tu avances d'un pas
« incertain et chancelant, si ton pied s'écarte
« insensiblement du sentier qu'il doit suivre,
« ah! c'en est fait de toi, les gouffres épou-
« vantables vont t'engloutir, et personne ne
« leur demandera compte de ton sang; em-
« porté par les tourbillons d'une mer en fu-
« reur, tu seras entraîné d'abymes en abymes,
« et nul ne leur dira : rendez votre vic-
« time. »

Puisque j'ai hasardé d'opposer ma traduction à celle de M. Berr, je ne m'étendrai point d'avantage sur le style qui me paroît convenir à un ouvrage de ce genre, et dont le premier mérite doit être de conserver la couleur de l'original, sans s'astreindre à une servile imitation qui tomberoit infailliblement dans le ridicule. Mais je dois dire un mot de la différence qui se trouve entre ma

traduction et celle de M. Berr, par rapport à une image sublime qui aura sans doute frappé les lecteurs.

L'auteur compare le monde à une mer immense, profonde, orageuse, et le temps à un pont jeté sur cette mer. Selon M. Berr, la traduction allemande (5), et le commentaire hébreu qui accompagne cette traduction et qui est le seul que j'aie sous les yeux, la *tête de ce pont est attachée à des courroies destinées au néant* (ou plutôt *à l'anéantissement*), *avant d'exister*. Non-seulement cette dernière idée est oiseuse, et n'ajoute rien à l'image; mais il y a plus; si on l'admet, il manque quelque chose à la description du pont. Nous voyons où il aboutit, c'est la gloire céleste, mais nous ne voyons point d'où il part. Cette traduction est même contraire à l'analyse grammaticale; l'original portant *hahéëder hakkodem lihyoto*, c'est-à-dire le *néant qui est antérieur à l'existence de lui* (du pont), et non *hahéëder hakkodem lihyotam*, c'est-à-dire *le néant antérieur à l'existence d'elles* (des courroies). Combien l'image est plus grande, plus vraie,

(5) Die Welt ist ein grosses, stürmisches Meer, der Untiefen voll; die Zeit, eine marsche Brücke, darauf erbauet; an der Vorderseite, mit Stricken befestiget, die, eher sie geworden, der Vernichtung bestimmet waren.

plus complète, si l'auteur a dit, comme on n'en peut douter, que le temps est un pont qui commence où finit le néant, passe sur le monde, et aboutit à l'éternité. Ph. d'Aquin a traduit littéralement, mais de manière à faire soupçonner qu'il n'a point compris ce passage: « Le temps est un pont « ruiné, bâti sur cette mer, qui d'un bout « est lié des cordes de la privation qui « le devance en sa naissance, et des (de) « l'autre bout conduit au lieu destiné pour « voir la lumière resplendissante de la face « de Dieu. » Uchtmann a traduit ainsi: *Initium illius alligatum est inanitatibus privationis, quæ nativitatem ejus præcedunt, finis vero illius tendit ad contemplandam amœnitatem lucis perpetuam, in lumine conspectus regis æterni.* Le texte porte à la lettre, *sa tête est arrêtée par les cordes du néant*; j'ai mieux aimé dire, *d'un bout, il s'appuie sur le néant.*

Je me bornerai à ce que je viens de dire sur l'ouvrage de Bédraschi et sur la traduction de M. Berr, pour ne point donner trop d'étendue à cette notice. Par la même raison, je ne dirai qu'un mot de la préface que le traducteur a mise à la tête de cet ouvrage. Ce discours préliminaire, écrit sans doute à la hâte, contient plus d'une chose étrangère au sujet, et l'on n'y trouve pas, comme on

pourroit le souhaiter, une notice littéraire sur Jédaïa Bédraschi et sur ses ouvrages. M. Berr a pensé sans doute qu'on pourroit se satisfaire à cet égard, en consultant les écrivains que j'ai indiqués précédemment, Bartolocci, Wolf, D. Rodriguès de Castro, et M. De-Rossi. Mais parmi les personnes auxquelles est destinée la traduction du *Béchinat olam*, il en est beaucoup qui ignorent jusqu'aux noms de Bartolocci et de Wolf, et quand M. Berr n'auroit fait que traduire l'article consacré à l'auteur de cet ouvrage dans le *Dizionario storico degli autori Ebrei* de M. De-Rossi, cela auroit beaucoup mieux rempli son objet que le passage qu'il cite de la *Bibliotheca rabbinica* de Buxtorf (M. Berr écrit *Buxdorfe*) et qui est rendu en français avec peu d'exactitude.

M. Berr s'est proposé deux choses, en publiant cette traduction. Il a desiré d'abord donner un témoignage public de sa déférence à quelques hommes de lettres qui s'intéressent à ses succès, et faire hommage de son travail à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, dans laquelle il a déja concouru pour le titre de correspondant. Se rendre utile aux lettres, dans un genre surtout que peu de personnes cultivent, c'est sans doute acquérir un droit à l'estime et aux

suffrages des hommes qui les aiment et les honorent.

Quant au second objet que s'est proposé M. Berr, laissons-le l'exposer lui-même.

« Un autre but de mon ouvrage a été de « montrer, *par encore un exemple*, entre tant « d'autres, avec quel succès les sciences, les « lettres, toutes les connoissances humaines, « ont été cultivées par les Juifs, dans les « temps qui étoient pour eux ceux de la « tranquillité et de la justice ; lorsque les « honneurs et les avantages de la société « devenoient la récompense de leurs tra- « vaux et de leurs efforts. Telle étoit leur « situation en Espagne sous le régne des Ca- « lifes, dans le temps de *Meymonide* (Maï- « monide) comparé à Aristote, de *Cosry* (Il falloit dire, pour être exact, de *l'auteur du livre intitulé Cozri*, ou *du rabbin Jehuda Lévi*), « auteur d'un ouvrage profond de « métaphysique et de plusieurs élégies tou- « chantes, d'*Abarbanelle* (Abarbanel) homme « de lettres et homme d'état, ministre sous « Alfonse V, roi de Portugal (6) ; en d'au-

(6) D. Isaac Abarbanel fut incontestablement un homme doué de beaucoup de talens, et en qui les dons de la nature furent cultivés avec soin, et avec de grands succès ; mais il seroit difficile de le citer comme un modèle de moralité et de vertus.

« tres lieux, sous quelques souverains pon-
« tifes; au temps où vivoit Bédraschi. Que
« l'on compare aussi la morale, la raison
« saine, la religion épurée, l'éloquence et
« le savoir qui régnent dans son ouvrage,
« avec les idées retrécies ou minutieuses,
« le langage corrompu que l'on trouve dans
« d'autres docteurs juifs qui vivoient au
« temps de *leur* oppression et de *leur* abais-
« sement, et l'on pourra à ce sujet se li-
« vrer à des réflexions intéressantes. L'*Ap-*
« *préciation du Monde* occupe un des pre-
« miers rangs parmi *les ouvrages*, qui, par
« le mérite et l'époque, tiennent le milieu
« entre ceux qui remontent aux premières
« institutions religieuses ou purement philo-
« sophiques, et *les ouvrages* qui appartiennent
« à *celles plus ou moins modernes.* Avec les
« modifications des temps et des lieux, on
« y trouve bien souvent, je crois, une *mo-*
« *rale, qui des monumens* littéraires ou re-
« ligieux les plus célèbres de ces deux es-
« pèces, *l'approchent et le rendent sem-*
« *blable.* »

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans aucune discussion sur la question de politique touchée par M. Berr; mais sans rien dire à cet égard, nous souscrivons sans peine à cette observation, que les hommes qui dans le moyen âge, ou dans des temps plus mo-

dernes, ont illustré la littérature des Juifs, ont dû leur degré de culture aux circonstances favorables pour leur nation, dans lesquelles ils ont vécu. Mais nous ne saurions admettre le parallèle que l'auteur paroît disposé à établir entre les déclamations du *Béchinat olam*, et quelques écrits où la beauté de la morale et la sublimité de la doctrine ne sont relevées que par la noble simplicité du style, dégagé de toute prétention et de toute éloquence factice. M. Berr que son goût porte vers les tournures insolites et hardies, et qui leur sacrifie quelquefois les vraies beautés du langage, a été un peu entraîné, en portant ce jugement, par ses préventions en faveur de son original.

Nous nous permettons d'autant plus ces réflexions critiques, que M. Berr se propose de donner de nouveau l'*Appréciation du monde* avec un appareil de notes et d'érudition qu'il a dû pour cette fois sacrifier aux circonstances, et que par conséquent il aura occasion d'apprécier nos observations. Bien loin d'avoir pour but de jeter aucune défaveur sur son travail, nous l'exhortons au contraire à embrasser un plan plus étendu, mais peut-être d'une exécution moins difficile. Un choix bien fait dans les ouvrages les plus célèbres des rabbins, dans ceux surtout qui appartiennent à la belle litté-

rature, ne pourroit qu'être agréable à notre siécle auquel ce genre d'ouvrages est totalement inconnu, assurer les succès de l'auteur, et honorer sa nation. Les ouvrages que nous avons indiqués au commencement de cette notice, et quelques autres, tels que le *Mivhar happéninim*, fourniroient des matériaux abondans pour cette Anthologie rabbinique. Si le traducteur avoit soin d'adoucir ou de supprimer des images choquantes ou ridicules dans notre langue, d'élaguer des longueurs, tolérables quelquefois dans l'original par les raisons que nous avons déduites plus haut, mais insupportables dans une traduction où elles perdent leur unique mérite; si enfin il accompagnoit le tout de notices littéraires, et de quelques notes philologiques et critiques, nous oserions lui assurer le succès de ce petit recueil. Mais surtout qu'il forme son style sur les bons modèles, qu'il ne confonde point l'enflure avec l'embonpoint de la santé, qu'il ne sacrifie pas la pureté et la clarté du langage à des hardiesses que la poésie elle-même se feroit à peine pardonner; en un mot, qu'il soit sévère envers lui-même, et qu'il désarme ainsi le préjugé et la prévention que plus d'un littérateur apporteront à la lecture de son ouvrage.

Pour faire voir que les ouvrages rabbiniques que nous avons indiqués peuvent

fournir des morceaux agréables, nous essayerons de traduire le ch. 40 du *Tahkémoni*, l'un des plus courts de cet ouvrage dans lequel le rabbin Jéhuda Charizi s'est proposé d'imiter Hariri, le plus célèbre des écrivains éloquens dont se glorifie la littérature arabe.

Dispute entre la Plume et l'Epée.

« Une nuit, racontoit Héman Ezrachi, j'étois « étendu sur mon lit, et le sommeil avoit fui de « mes yeux. Tandis que tourmenté de douleurs « vives et de tranchées aiguës, je m'agitois péni- « blement sur ma couche, j'entendis que l'on frap- « poit à la porte de ma maison, à coups redoublés. « Comme l'on persistoit à frapper, je m'écriai : « quel est donc l'homme qui demande à entrer au « milieu des ténèbres et de l'obscurité de la nuit? « C'est, me répondit celui qui frappoit, un voya- « geur égaré de son chemin, et qui privé de toute « ressource est en proie aux plus cuisantes douleurs. « Au son des paroles qui échappoient de sa langue « aussi affilée que la lame d'un rasoir, j'appelai « mon serviteur et lui donnai l'ordre d'ouvrir au « voyageur. Lorsque celui-ci fut entré appuyé sur « son bâton, portant son bagage, et vêtu d'habits « vieux et déguenillés, je me mis à le considérer « attentivement ; mais quel fut mon étonnement, « lorsque sous ces haillons je reconnus mon cher « camarade, le docteur dont la société fait mes dé- « lices! Ma joie fut celle d'un homme qui a trouvé « un riche butin, tous mes chagrins s'évanouirent « et furent oubliés ; un plaisir inexprimable s'em-

« para de moi. Je lui fis servir ce qui se trouvoit « dans ma maison, et il mangea de tous les mets « que je lui présentai. Quand il eut achevé son « repas, et remercié Dieu de ses dons, il commen- « ça à déployer tous les trésors de son éloquence et « à ouvrir tous les écrins de sa sagesse. Je pris « aussitôt de l'encre et des tablettes, pour mettre par « écrit les paroles qui sortoient de sa bouche. Mais « à peine avois-je commencé à écrire, que la plume « se brisa dans ma main; j'en saisis promptement « une autre; elle se brisa pareillement, et je la « jetai avec dépit. Pourquoi donc, me dit *Cha-* « *ber Hakkini*, jettes-tu cette plume? Dieu même « en a fait choix; garde-toi bien de la détruire, « car elle est une source de bénédictions. Si tu « connoissois l'éminence de son mérite, tu te don- « nerois bien de garde de la jeter ainsi. Peut-être « ignores-tu les paroles pleines de sens, et les « sages discours par lesquels elle a fait preuve de « son prix. Si tu le desires, je suis prêt à t'en « instruire, et je ne t'en refuserai pas la pleine « communication. Parle, lui dis-je, mes oreilles « sont ouvertes pour donner une libre entrée à tes « paroles, et la lumière de ton visage a agrandi et « fortifié mes yeux. Chaber prit la parole et dit:

« Aux temps passés une contestation s'éleva entre « les Ministres du Roi, qui tenoient la plume pour « l'exécution de ses volontés, et les Généraux qui « commandoient à ses armées.

« L'éloquence, dirent les premiers, est notre par- « tage: nous sommes les héros des délibérations et « des conseils. Les oracles de la prudence sortent de « notre bouche, et c'est sur eux que nous avons « établi les fondemens de l'empire; ils sont les liens « qui en unissent et en consolident la charpente.

« Notre main tient la plume, instrument de grand « prix, au pouvoir duquel rien ne sauroit résister, « qui terrasse les géans, qui donne l'intelligence « aux simples. Si sa taille est petite, et n'a rien « de remarquable, si son extérieur semble foible et « impuissant, les braves qui ont tiré le glaive du « fourreau, sont cependant contraints à reculer de- « vant elle; elle réduit au néant les princes enflés « de leur grandeur.

Puis prenant la lyre poétique, ils ajoutèrent :

« Oui, de la gloire nous sommes l'inébranlable « soutien : la plume dans nos mains est l'hon- « neur du diadême. A nous seuls appartient le « faîte des grandeurs : nous foulons aux pieds « les astres du firmament. Ceux qui manient « le glaive ne sont que nos esclaves, le fer « de notre lance pénètre leurs cœurs et s'y en- « fonce sans résistance. »

« Que dites-vous là, répondirent les Chefs des « armées? Ne sommes-nous pas les lions des com- « bats, les braves au cœur intrépide? Nous fai- « sons jaillir la flamme du sein des glaives qui s'en- « trechoquent, et la terreur que nous inspirons rend « les contrées désertes et inhabitées. Les peuples qui « y faisoient leur séjour, les quittent avec un cœur « déchiré; les enfans abandonnent leurs pères, pour « se soustraire à notre fureur. A nous seuls appar- « tient l'épée qui sans avoir de langue parle puis- « samment, qui sans prunelle porte partout ses regards « pénétrans. Dans sa course impétueuse, semblable « au torrent de Kissoun et aux eaux du Phison, « elle entraîne tout ce qui lui résiste. Quand les ap- « puis du royaume se rassemblent en présence du « Très-Haut, elle les surpasse tous de la tête : car « c'est elle qui est la couronne des rois, le dia-

« dême des oints du Seigneur. Elle veille à la garde « de ceux qui la portent; et les victimes de sa ven- « geance sont comme le sable de la mer. »

« Prenant ensuite un style plus relevé, ils chan- « tèrent :

« Semblable à cette portion de la victime « consacrée à l'Eternel qu'un pontife élève au « dessus de ses autels, le glaive sorti du four- « reau brille entre nos mains, et menace la tête « de nos ennemis. Au jour de l'effroi, quand « les plus braves cherchent un asile contre le « danger, notre bras découvert affronte le com- « bat. Telle prospère une vigne arrosée des « eaux du ciel, telle notre épée abreuvée du « sang de ses victimes. Elle parcourt la terre « avec la rapidité de l'éclair; elle prend son « vol, et le même instant la voit se poser sur « la tête de nos ennemis. »

« Lorsque de part et d'autre, ils eurent ainsi « parlé, l'Epée et la Plume se présentèrent pour « défendre elles-mêmes leurs droits. C'est moi, dit « l'Epée, qui inspire le courage et la force à mes « braves : c'est de moi que les vautours et les lion- « ceaux attendent leur nourriture. Tant que j'exi- « sterai, ils n'éprouveront ni la faim, ni la soif: car « je les nourris de la chair des héros, je les enivre « du sang des plus braves guerriers. Comment ose- « roit-elle se comparer à moi, la Plume que mes « feux consument, que je foule sous mes pieds? « Comment un frêle roseau à demi-brisé, semblable « à la ronce et à l'ortie, auroit-il l'audace de disputer « de rang avec moi? Pour peu que mon bras la « touche, il la brisera : le vent a soufflé sur elle, « et il n'en est pas même resté de trace.

« La vérité est sortie de ta bouche, reprit la

« Plume, et tout ce que tu as dit est véritable. Oui,
« c'est toi qui verses le sang, tu es connue par ta
« violence et ta cruauté. Ah! que de sang tu as
« répandu! que d'innocens tu as égorgés! Depuis le
« jour auquel tu as commencé d'exister, jamais tu
« n'as cessé de dépeupler la terre, de remplir les
« places de cadavres, de séparer les enfans de leurs
« pères, de les arracher du sein de leurs mères.
« Si tu te prévaux contre moi de ta force, apprens
« que ce n'est pas dans ma force que consiste ma
« puissance; mais dans l'esprit qui m'anime. De
« quel front oses-tu te comparer avec moi? Je suis
« un homme d'une vie pure et sans tache, qui
« habite les tentes; toi, tu es un vagabond qui ne
« fais ta demeure que dans les déserts, dont toute
« la conduite n'est que crimes, que meurtres et
« brigandages: tu n'as pour repaire que les montagnes
« escarpées, les rochers qu'habitent les chamois,
« le lit que se sont creusés les torrens, ou l'obscu-
« rité des sombres et antiques forêts. Quiconque te
« voit, se hâte de prendre la fuite; mon aspect, au
« contraire, inspire la joie; ma société, une pleine
« confiance. On te regarde comme un homme souillé
« et contagieux, comme un misérable proscrit de
« la société. Les voleurs et les impies, les hommes
« qui ne sont que péché dès le ventre de leur mère,
« ceux-là seuls entre les mortels recherchent ta
« compagnie. Pour moi, aucun impie n'est reçu
« dans ma demeure; le pécheur n'a point de part
« à ma société, il n'ose pas même lever les yeux
« sur moi. Celui-là est digne de me servir qui
« marche dans les voies de l'innocence; je ne me
« trouve que dans la main des hommes vertueux.
« Je reçois les hommages des premiers d'entre les
« humains; les monarques n'ont point de secrets pour

« moi, c'est par mon ministère que leurs desseins « s'accomplissent; et lorsque je suis avec le Roi des « rois au milieu de son temple, tu n'as pas la per- « mission d'en approcher.

« Tes bravades, repartit l'Epée, et les mensonges « que tu profères, ne méritent pas que l'on y ré- « ponde. Interroge seulement les jours anciens qui « ont précédé ton existence: ils te répondront et « t'apprendront que c'est avec mon secours que le « roi triomphe de ceux qui s'élèvent contre lui et « soumet les rebelles, qu'il subjugue ses ennemis et « les traitres qui veulent secouer le joug. Les villes « fortifiées, les remparts et les citadelles ne sont « conquises que par moi: c'est à moi que le roi doit « la conservation de sa puissance; sans la crainte « que j'inspire, sa grandeur ne sauroit se mainte- « nir un instant. Je le préserve de ses oppresseurs, « j'envoie ma terreur devant lui, j'écrase ceux qui « l'attaquent, toutes les cohortes de ses ennemis et « tous les peuples chez lesquels il porte la guerre; « à la vue du glaive dont sa main est armée, « qui d'entre eux oseroit encore tenir ferme?

« Lorsque la Plume entendit les discours pleins « de fierté et de dédain avec lesquels l'Epée s'éle- « voit contre elle, elle lui adressa les vers suivans:

« Je garde le silence, mais lorsque je rassem- « ble mes armées, je fais trembler par mes pa- « roles, les hommes les plus fiers. Mes dis- « cours sont l'ornement de la tête des rois, « mes paraboles excellentes sont la joie des « cœurs. C'est de moi que l'Eternel s'est servi « pour tracer les dix commandemens qu'il a « donnés sur le mont Horeb, afin qu'ils fussent « l'héritage de mon peuple. Quand l'Epée se lève, « je dresse mon étendard au dessus de sa tête. Au

« jour où elle ose se mesurer avec moi, je « reste debout, et elle tombe étendue à mes « pieds. »

« A ce récit, dit Heman Ezrachi, lorsque « j'eus entendu ces éloquens discours de mon ami, « j'écrivis ses paroles sur les tablettes de mon cœur, « je les gravai avec un pointe de fer. Je passai plu- « sieurs jours avec lui; mes heures et mes années « s'écouloient dans la joie et les délices, jusqu'à l'in- « stant où le temps me blessa de la flèche de sa sépa- « ration, et me sevra du lait de sa compagnie. »

On peut juger, par cet échantillon, du genre de compositions oratoires que j'ai voulu faire connoître, et qui se rapproche beaucoup de celui des Arabes. Je ne le donne pas pour modèle, mais je crois que, même à travers une traduction, on y aperçoit des beautés remarquables; et les personnes qui connoissent à fond les livres saints, auront reconnu dans ce chapitre du Tahkémoni beaucoup d'allusions à divers passages de ces livres. Je finirai en offrant au lecteur la traduction d'une recette assez plaisante contre les tourmens d'un amour malheureux, qui se trouve dans le chapitre 48 du même ouvrage.

« Prenez un bouquet d'herbes d'espérance, « absinthe d'amour et de desirs, plantes odo- « rantes d'espoir, ciguë de supplications et « d'humbles prières, herbes de soupirs, et « d'affliction d'esprit; joignez-y fruits d'i- « solement et de solitude, rameaux de dé-

« pit et d'agitation, fleurs de vertige et de « chancellement, fruits d'anxiété, racines de « vives douleurs, feuillage d'ennuis et de « soucis, folioles d'amour passionné, herbages « d'angoisses, légumes amers de cris lamen- « tables. Pilez tout cela dans un mortier de « chagrins cuisans: versez dessus une mesure « d'eau de larmes puisées à la fontaine du « cœur. Jetez ce mélange dans du jus de tour- « mens cruels et de peines déchirantes, et mettez « le tout dans une marmite d'agitations tumul- « tueuses. Faites-le bouillir à un feu de char- « bons enflammés, d'amour brûlant. Quand « cet onguent sera fait, conservez-le dans un « vase de longueur de temps, pour en faire « usage pendant plusieurs années. »

S. DE S.

Ex

D: De 681

ULB Halle 3/1
000 872 067

Sb

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-16515/fragment/page=00000053